

En 1973, Elena Gianini Belotti publiait à Milan un essai qui eut un immense retentissement de par le monde, *Du côté des petites filles*. Son enquête mettait en évidence la puissance extraordinaire des stéréotypes, enracinés en nous, qui assignaient dès avant la naissance, et tout au long de la prime éducation, des systèmes de propriétés et de qualités très particuliers aux filles et aux garçons. Toutes les différences signalées par ces stéréotypes manifestaient l'infériorité notoire du sexe « faible » par rapport au sexe masculin, ce que l'ethnologue Françoise Héritier appelle la « valence différentielle des sexes ». Moins désirée que le garçon, la fille est dès le départ dotée d'une valeur sociale moindre.

Tout au long de son ouvrage, Elena Gianini Belotti analysait l'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dès la petite enfance. Fondée sur l'observation directe de l'enfant depuis la naissance dans les principales institutions en charge de son éducation, familles, crèches, écoles, son étude scrutait les comportements quotidiens des adultes à l'égard des filles et des garçons, les attentes différentes dont ils étaient l'objet les unes et les autres, les petits

gestes quotidiens qui, le plus souvent inaperçus, sont lourds de conséquences sur le sens que la société affecte au fait d'être un homme ou une femme. À travers l'alternance entre les injonctions explicites émises par les éducateurs au sens large (parents, puéricultrices, institutrices, etc.) et les orientations « spontanées » des enfants vers les jeux et les jouets, la littérature enfantine et les activités préférées, elle montrait comment un processus ininterrompu de « discrimination continue » contribuait à forger avec une grande efficacité des systèmes très distincts de représentations, d'attitudes et d'attentes que s'approprièrent très tôt, en les intériorisant, les filles et les garçons. Terminant son livre au moment où les enfants observés se trouvent à l'école primaire ou dans le secondaire, la psychologue italienne mesure les résultats de cette socialisation différentielle à l'aune des cahiers scolaires : ceux des filles, appliquées jusqu'à l'obsession, reflètent l'ordre ; pas de taches, pas une trace de doigts, pas un gribouillage ; les lettres sont droites et lisibles ; parfaitement composées, les rédactions sont toujours très conformistes, « l'hommage à l'autorité est sans cesse mis en avant, tout baigne dans un romantisme mièvre, rempli de descriptions édulcorées, englué dans le sentimentalisme, les paysages et les situations improbables ».

Les cahiers des garçons offrent un tout autre spectacle : sales, froissés, abîmés, ils portent la marque du traitement infligé au cartable et à son contenu, souvent jeté en vrac. Le désordre s'y impose comme une règle : ratures, taches, erreurs, empreintes de doigts, lettres

de travers, ponctuation inexistante ou fantaisiste. Le contenu tranche par sa vitalité, l'originalité, l'imagination débridée, les jugements péremptaires à l'emporte-pièce et parfois contradictoires.

Le tableau final dressé par Elena Gianini Belotti est sans concession. Parlant des filles, elle affirme : « La tension les dévore, le besoin d'être approuvées les déchire, ce qui passe pour un calme naturel des petits corps tranquilles est en fait une autodiscipline féroce et une attention crispée, tendue pour saisir ce qu'on attend d'elles avant même que ce soit exprimé. Il n'existe pas entre les petites filles cette solidarité qui existe au contraire dans le groupe des garçons : elles sont portées à la médisance, aux cancans, elles s'épient sans cesse et rapportent à la maîtresse. Ce sont là des comportements caractéristiques des opprimés. »

Trente-cinq ans après la publication de *Du côté des petites filles*, où en sommes-nous ? Le tableau saisissant dressé par Elena Gianini Belotti s'est-il transformé ? La position d'infériorité des filles s'est-elle redressée ?

Trente-cinq ans plus tard, bien des enquêtes sérieuses peuvent confirmer certains des constats de Belotti : les filles rangent mieux leurs affaires, les garçons ont toujours du mal à ranger leur cartable. Mais après trois décennies de sous-emploi, de précarité et de chômage, on a du mal à donner la même tonalité affective à ces descriptions factuelles. Les garçons indociles qu'elle mettait en scène avaient quelque chose des constructeurs de barri-

cadés, partis à l'assaut du monde ou à l'escalade des échelles sociales. Au cours des Trente Glorieuses, l'indifférence à l'ordre établi était pour les garçons issus de milieux bourgeois une façon de s'affirmer : l'anticonformisme affiché dans la jeunesse relevait d'un conformisme de classe, ce que Jean-Paul Sartre appelait « l'enfance d'un chef ». Mais aujourd'hui, entourés qu'ils sont de parents soucieux de voir dans la réussite scolaire la promesse d'un emploi, les garçons sans ordre ni méthode que l'on découvre dans les collèges en 1993 sont tout simplement en difficulté scolaire¹. C'est devant l'agressivité, le désordre, les échecs scolaires que s'élèvent les plaintes des éducateurs. « Faut-il sauver les garçons ? » titrait *Le Monde de l'éducation*. De profondes transformations sont intervenues dans le statut respectif des filles et des garçons. Et les petites filles rangées qui, organisant leur emploi du temps, veillent à être à l'heure et à ne pas s'absenter ne sont pas nécessairement des obsessionnelles. Elles sont dans les mêmes collèges que les garçons, mais en général mieux placées dans la compétition. Leurs attitudes responsables ne sont pas une simple transposition des convenances du couvent ; elles sont dans le prolongement de l'exemple maternel.

Après trente ans de développement de l'activité féminine, les femmes ont appris à gérer un double travail, à développer des capacités d'organisation. Quand, dans un ménage moderniste et égalitaire, les tâches sont partagées, cela signifie seulement que le mari consacre sa

1. JEAN-PAUL CAILLE, « Vie quotidienne des élèves et difficultés au collège », *Education et Formation*, Dep, ministère de l'Éducation nationale, n° 36, 1993, pp. 55-63.

semaine à sa profession et son week-end au travail domestique, alors que la femme doit maîtriser tout l'emploi du temps de la famille dans lequel elle doit caser sa propre profession et assurer les relations entre les différents espaces où sont éclatées les activités des enfants. Experte dans l'organisation des déplacements, elle devient une technicienne des transports². Les collégiennes du début du ^{XXI}^e siècle peuvent comprendre aisément les vertus de l'ordre, de l'organisation et de l'anticipation avec comme modèles des mères qui ne passent plus tout leur temps à entretenir méticuleusement un foyer pour accueillir un mari, unique pourvoyeur de ressources.

Peut-on prendre une première mesure globale des continuités et des ruptures intervenues au cours de ces trente-cinq années qui nous séparent du livre de Belotti ?

La continuité la plus évidente concerne le développement de la mixité dans les écoles et la vie sociale et professionnelle. Et dès lors qu'on prend un peu de recul historique, il y a là de quoi s'étonner. Le mouvement est venu de loin. Qu'on y songe, la moindre transformation d'une heure de programme de latin ou de technologie mobilise des défilés et inspire motions et pétitions. La mixité scolaire est arrivée sur des pattes de colombe. Et avec un peu de recul historique, cela paraît invraisemblable. Pendant tout un siècle, la France bien-pensante, animée par l'Église, a pris grand soin non seulement de séparer les garçons et les filles, mais même de protéger les filles des

2. CHRISTINE GARBE, FRANÇOIS DE SINGLY, MARTINE CHAUDRON, *Identité, lecture, écriture*, Éditions de la BPI, 1993.

maîtres masculins³. L'autre sexe, c'était Satan. Si la fusion des écoles de filles et de garçons, l'accueil des filles et des garçons dans les mêmes collèges et lycées se sont effectués sans créer de scandale, c'est que, depuis plusieurs générations, le sexe avait cessé de représenter la figure du Mal. Les parents les premiers l'ont vécu et l'admettent pour leurs enfants. Filles et garçons seront partenaires : dès la maternelle, on a des amoureux, de futurs maris ou femmes. C'est un jeu que les parents tolèrent et encouragent.

La mixité, c'est aussi celle que les parents d'élèves actuels ont connue dans leur propre travail avec l'explosion de l'activité féminine. Tous les enfants savent aujourd'hui, quel que soit leur sexe, que l'école a pour fonction principale de préparer à l'emploi professionnel. Les filles le savent même mieux et plus tôt que les garçons. Comme pour la mixité, il s'agit là d'une tendance lourde qui a, année après année, changé les règles du jeu social.

Quant à la rupture, c'est celle que les chocs pétroliers ont amenée dans tous les pays riches, en 1973, l'année même où est publié le livre de Belotti. À des niveaux variables selon les pays, mais partout à l'ordre du jour, le chômage s'installe durablement dans le paysage : c'est la fin brutale de la croissance continue et de l'État-providence. Les enfants de Belotti, filles et garçons, pouvaient construire leur identité d'homme ou de femme en se projetant dans un avenir où leur place était assurée. Les chocs pétroliers et l'évidence quasi quotidienne de la mondiali-

3. CLAUDE ET FRANÇOISE LELIÈVRE, *Histoire de la scolarisation des filles*, Nathan, 1991.

sation ont fait de l'emploi la question centrale. Une bonne école est celle qui assure un bon revenu à ses anciens élèves. Cette vérité s'impose aux institutions, aux parents qui sont devenus des consommateurs d'école et même aux enseignants qui déplorent parfois que leur mission soit ainsi réduite. Et surtout aux jeunes des deux sexes.

En dehors de ce cadre général, qu'est-ce qui a changé dans la socialisation des filles et des garçons ?

La réponse à cette question ne va pas de soi. Une comparaison rigoureuse n'est pas évidente. Les données qui décrivent la situation d'aujourd'hui sont nombreuses, très fines et pilotées par le courant récent et vigoureux de ce que l'on appelle les *gender studies*⁴ qui se sont développées dans tous les pays. Rien de tel en 1973 où le livre de Belotti représente une exception pionnière. D'où son succès mondial. Longtemps, en effet, l'étude de la socialisation différenciée des filles et des garçons a été rendue impossible par la distance qui séparait leurs formes d'éducation respectives. Confiés à des institutions distinctes, les processus d'éducation des filles et des garçons étaient organisés selon des principes radicalement opposés. Les objectifs visés n'avaient rien de commun : il s'agissait dans le cas des filles – ou du moins de la minorité d'entre elles qui avait accès à l'éducation – de former des « femmes accomplies », c'est-à-dire de les préparer à devenir des épouses, des mères et des maîtresses de mai-

4. On appelle dans le monde anglo-saxon *Gender studies* un vaste domaine d'études portant sur les différences sociales construites à partir des différences de sexe. Ces études nées dans les années 1970 dans les universités américaines se sont ensuite développées dans un grand nombre de pays.

son. Tout était organisé autour de la maison et de l'Église. On leur apprenait à lire pour déchiffrer les textes saints et les cantiques. L'écriture et le calcul, actes plus créatifs à destination professionnelle, étaient réservés aux garçons. Lorsque la Troisième République fonde enfin un enseignement secondaire laïque à destination des filles, on n'y préparait pas le baccalauréat mais seulement un diplôme de l'enseignement secondaire délivré cinq ans après l'entrée en sixième. Bien que scolarisées dans des lycées, les filles étaient privées de grec, de latin et de philosophie, les matières nobles de l'époque, nécessaires à la formation des élites sociales et professionnelles. L'économie domestique, les travaux à l'aiguille et la musique faisaient par contre partie de l'enseignement obligatoire délivré dans les collèges et lycées de jeunes filles.

On ne peut comparer que le comparable. Ce n'est qu'à partir du moment où les filles et les garçons ont été scolarisés en totalité dans des institutions communes et surtout que, faisant irruption en masse sur le marché du travail, les femmes sont devenues pour les hommes des concurrentes actives, que les sciences sociales ont commencé à s'intéresser aux différences entre les processus de socialisation des unes et des autres. La diminution des distances est la condition de la mesure des écarts. Il en va des écarts entre filles et garçons, hommes et femmes, comme des différences entre les classes sociales. La sociologie de l'éducation n'a vu le jour en France qu'au début des années 1960, c'est-à-dire au moment où s'allonge la scolarité obligatoire et se met progressivement en place le collège unique. Les inégalités de réussite scolaire entre classes sociales apparaissent alors au grand jour parce

qu'on peut désormais les observer au sein des mêmes établissements et les objectiver dans les mêmes documents statistiques ; il fallait une école unique pour qu'on commence à les étudier ! Les inégalités étaient pourtant beaucoup plus fortes avant ce rapprochement mais les distances abyssales qui séparaient les destins scolaires des élèves d'une école de campagne et ceux des petites classes d'un lycée parisien les rendaient si évidentes qu'elles en devenaient à la fois invisibles et naturelles. Dès lors qu'ils sont réunis sous un même toit et qu'une marche décisive vers l'égalité a été franchie au nom de l'égalité des chances, l'inégalité accède à la visibilité. On la voit, on l'entend même, tant elle devient criante. On peut alors la mesurer, en toute bonne foi, au nom de la distance qui sépare la réalité observée des idéaux proclamés.

Cette absence de base de comparaison sur le long et même le moyen terme tend à sous-estimer l'ampleur des changements enregistrés dans les écarts de socialisation entre filles et garçons, et parfois à surestimer la force d'inertie des stéréotypes. Sachons-le.

Ce serait donc la mixité qui aurait à elle seule rendu possible les études sur les différences de socialisation entre filles et garçons ?

N'y a-t-il pas d'autres facteurs expliquant l'intérêt croissant des sciences sociales pour ces questions ?

Si, bien sûr ! Vivement frappées par la brutalité du constat dressé par la psychologue italienne, nombreuses ont en effet été les femmes, parfois relayées par les ins-

titutions, qui à tous les niveaux ont cherché à corriger la tendance : militantes féministes, mères de famille, psychologues, sociologues, responsables politiques. Les revendications ont été portées par une contradiction : les progrès considérables des performances scolaires des filles ne se sont pas accompagnés d'une amélioration proportionnelle de leur statut professionnel et familial. Aiguillonnée par le sentiment d'une forte injustice, cette situation nouvelle de concurrence entre filles et garçons sur le marché de l'emploi stimule alors fortement la recherche féministe en sciences sociales.

La recherche comparative a bien été motivée depuis Belotti par l'explosion des taux d'activité féminins et par les progrès considérables des performances scolaires des filles. Alors qu'au début des années 1960, les garçons se révélaient plutôt de meilleurs élèves, elles leur dament désormais le pion et l'année 1971, historique dans l'histoire de l'éducation, enregistre le rattrapage spectaculaire des filles au baccalauréat. Cette année-là, parmi les bacheliers : 50 % de filles et 50 % de garçons. L'écart se creusera fortement au cours des années suivantes à l'avantage des filles. Le fait est désormais bien établi : les filles réussissent mieux à l'école que les garçons et cherchent toutes un emploi à la sortie de l'école. Or, chacun le sait aussi, cette supériorité des filles dans le domaine scolaire ne se traduit aucunement par une amélioration de leur statut sur le marché du travail. Percevant des salaires moindres que ceux des hommes, à travail et compétence égaux, les femmes occupent massivement les emplois du bas de la hiérarchie et se retrouvent accomplir sur le plan professionnel les tâches qui

étaient les leurs dans la sphère familiale : éduquer, soigner, assister.

Cette différence de traitement est aussitôt perçue comme une injustice par les femmes attachées aux valeurs républicaines de l'égalité et démocratiques de l'équité. De plus en plus nombreux sont les parents, pères et mères, qui poussent leurs filles à faire des études longues et à aller aussi loin que leurs fils dans la course aux diplômes. Elles ressentent alors d'autant plus douloureusement cette inégalité que ce maintien des écarts se trouve idéologiquement justifié par l'expression bruyante de préjugés et de stéréotypes affirmant que, très inférieures aux hommes dans le domaine de l'esprit, des responsabilités, de la créativité, de l'audace, elles seraient, génétiquement, vouées à des emplois d'assistantes subalternes et de travaux d'exécution. Les préjugés ont la vie dure et, comme le disait Voltaire, cité par Françoise Héritier : « Les progrès de la raison sont lents, les racines des préjugés sont profondes. »



Baudelot Christian et Establet Roger (2007). *Quoi de neuf chez les filles ?* Paris : Nathan.